

## Farrant

Sous les pavés, la plage ;  
derrière le citadin, l'errant :  
l'errance est une fonction de la cité.

Non seulement l'errance initiale  
(celle des jeunes années du Wilhelm Meister de Goethe),  
prélude de toutes les installations,  
mais aussi l'errance terminale :

celle de l'ascète, du vieux sage, du renonçant,  
de l'exclu (l'"outcast" romantique),  
retiré à la lisière du monde et de la forêt,  
dans un désert perceptible par les citoyens de l'oasis infernale :  
à portée d'équivoque.

Même s'il <sup>tr</sup> passe de pays en pays comme la nuit <sup>tr</sup>,  
le Vieux Marin (Ederidge)

a tiré de ses épreuves la leçon qui l'enracine parmi les hommes.

Passeur, messager,  
s'il a renoncé à la convivialité  
comme à la chasse qui maintient Achab sur son erre,  
il n'a pas pour projet le vide  
et n'est pas vide de projet.

L'errance expiatrice (Bellerophon, Edipe, Lear)  
est celle de l'aveugle  
ou du sourd (Goethe),

hors-caste qui détient la vérité sur les castes :  
seul le déraciné sait la vertu des racines.

L'urbanisation est une lutte permanente contre l'errance :  
l'identité est appartenance,  
savoir des origines et du lieu.

Le chemineau, le hobo,  
le tramp, le hippie (Kerouac),  
le fugueur

sont les indociles de la cité,  
qui leur fera place à part.

Les grands moments de l'érémitisme  
(XI<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle, XVII<sup>e</sup> siècle, romantisme)  
annoncent paradoxalement les croisades,  
la civilité triomphante,  
le colonialisme :

l'errant se fait missionnaire (Stanley, Park, Foucauld),  
militant (Gorki, Malraux, Steinbeck),  
maître (Conrad).

Errance d'hier, tourisme d'aujourd'hui.

Le chevalier errant,  
à défaut de Graal ou de Dulcinée  
(Don Quichotte, Morand, Drieu La Rochelle)

cherche à sauver pour se sauver.

À moins que le héros de l'exil  
ne devienne celui de l'"exode",  
du retour au pays (Moïse, Ossian, Yeats, Ulysse).

Eaïn, fondateur de la cité,  
crée l'homme coupable, domestique :  
l'être des règlements.

Abel reste nomade au fond de son tombeau.

Saint Antoine délire (Flaubert)  
— délirer, c'est sortir du sillon.

La dérive  
(de Rabelais aux surréalistes et à Lyotard)

incarne l'erre :  
l'élan mystérieux qui,  
toute propulsion coupée,  
mène au port.

Et c'est seulement dans la désintégration de la quête,  
quand s'évanouit le sens de sa nécessité,  
que surgit l'errance intérieure.

Amnésique (Giraudoux),

idiot (Faulkner),

schizophrène (Broch),

étranger (Camus),

messager sans message ni adresse (Kafka),

pétrifié par la prolifération des obstacles (V. Woolf),

plongé dans un labyrinthe sans murs (Borges),

l'errant retrouve l'innocence de l'âme désertée.

Ayant intériorisé le deuil,

il célèbre,

immobile,

son propre rite funéraire (Byron).

Pour l'Antiquité  
(ainsi du malheureux Elpénon dans 'l'Odyssée', XI)  
comme pour Kafka ('le Chasseur Gracchus'),  
l'errant est le mort qui n'a pas pu bénéficier du rite  
— "revenant"

pour qui la mort est tout aussi impossible que la vie.

L'errance n'est pas seulement l'avent de toute rencontre,  
le parloir des retrouvailles ('Zohar') :  
elle est le silence atterré de <sup>†</sup>'la femme gauchère' <sup>†</sup> (P. Handke),  
de l'être sans feu ni lieu qui,  
comme les étoiles errantes,  
passe consterné

l'un boit une drogue, l'autre hume la pureté de l'eau;  
l'un s'égare dans les torrents desséchés de la recherche,  
l'autre se noie dans l'océan de la réflexion;  
tous se proposent un but  
et font fausse route.

Les familiers de Dieu lui demandent la route <sup>†</sup>, al-Hallâdj.

Mais l'homme n'est pas un pèlerin  
et l'ombre de Zarathoustra (Nietzsche)

lui souffle :

↑ Je suis le Juif errant,  
sauf que je ne suis pas immortel  
et que je ne suis pas juif ↑.

L'errance est la punition d' Athasvérus,  
qui empêche de trouver un terme au désir  
(Baudelaire, ↑ les Sept Vieillards ↑ ).

L'Orient de Nerval se dérobe,  
révélant l'immobilité de l'âme exténuée ('Aurélia').

La plus profonde errance  
est celle du chemin qui se replie sur lui-même .